

# Mercure de France (Paris. 1890)

Mercur de France (Paris. 1890). 01/10/1926.

**1/** Les contenus accessibles sur le site Gallica sont pour la plupart des reproductions numériques d'oeuvres tombées dans le domaine public provenant des collections de la BnF. Leur réutilisation s'inscrit dans le cadre de la loi n°78-753 du 17 juillet 1978 :

- La réutilisation non commerciale de ces contenus est libre et gratuite dans le respect de la législation en vigueur et notamment du maintien de la mention de source.

- La réutilisation commerciale de ces contenus est payante et fait l'objet d'une licence. Est entendue par réutilisation commerciale la revente de contenus sous forme de produits élaborés ou de fourniture de service.

[CLIQUER ICI POUR ACCÉDER AUX TARIFS ET À LA LICENCE](#)

**2/** Les contenus de Gallica sont la propriété de la BnF au sens de l'article L.2112-1 du code général de la propriété des personnes publiques.

**3/** Quelques contenus sont soumis à un régime de réutilisation particulier. Il s'agit :

- des reproductions de documents protégés par un droit d'auteur appartenant à un tiers. Ces documents ne peuvent être réutilisés, sauf dans le cadre de la copie privée, sans l'autorisation préalable du titulaire des droits.

- des reproductions de documents conservés dans les bibliothèques ou autres institutions partenaires. Ceux-ci sont signalés par la mention Source gallica.BnF.fr / Bibliothèque municipale de ... (ou autre partenaire). L'utilisateur est invité à s'informer auprès de ces bibliothèques de leurs conditions de réutilisation.

**4/** Gallica constitue une base de données, dont la BnF est le producteur, protégée au sens des articles L341-1 et suivants du code de la propriété intellectuelle.

**5/** Les présentes conditions d'utilisation des contenus de Gallica sont régies par la loi française. En cas de réutilisation prévue dans un autre pays, il appartient à chaque utilisateur de vérifier la conformité de son projet avec le droit de ce pays.

**6/** L'utilisateur s'engage à respecter les présentes conditions d'utilisation ainsi que la législation en vigueur, notamment en matière de propriété intellectuelle. En cas de non respect de ces dispositions, il est notamment passible d'une amende prévue par la loi du 17 juillet 1978.

**7/** Pour obtenir un document de Gallica en haute définition, contacter [utilisationcommerciale@bnf.fr](mailto:utilisationcommerciale@bnf.fr).

# LOUIS CODET ET SON ŒUVRE

—

## I

Louis Codet, né le 8 octobre 1876, à Perpignan, est mort le 27 décembre 1914, sous-lieutenant au 90<sup>e</sup> d'Inf. Terr., d'une blessure reçue le 5 novembre à la bataille des Flandres. Sa famille paternelle était limousine, fixée à Saint-Junien, arrondissement de Rochechouart; et il représenta en 1909 et 1910 cet arrondissement à la Chambre des Députés. Il commença ses études à Paris, les continua à Perpignan, revint à Paris, où il suivit des ateliers de peinture — de façon à laisser des tableaux qui se regardent, et l'Ecole de droit — de façon à ne pas être reçu docteur avant les abords de la trentaine. Il hésitait entre la magistrature et l'administration; ce fut la littérature qui l'obtint. Il a publié, en 1907, *La Rose du Jardin*, en 1908 *La Petite Chiquette*. Deux autres romans : *César Capéran, ou la Tradition* et *La Fortune de Bécot*, ont paru, en 1918 et en 1921. L'an dernier, une plaquette, *Images de Majorque*. Voici aujourd'hui *Louis L'Indulgent*, son premier livre, nous dit-on, écrit à 24 ans, et un recueil de *Poèmes et Chansons* (1) qu'il composa, paraît-il, à de rares exceptions près, dans ses trois années dernières.

Il mérite l'épithète de charmant. Il est de ces écrivains dont on aime la personne autant que l'œuvre : hier le Che-

(1) On trouvera ces ouvrages aux Editions de la N. R. F., sauf *Images de Majorque*, qui fait partie de la collection « La Porte étroite » (10, rue Bonaparte), et *La Rose du Jardin*, paru chez Fasquelle, épuisé et que les Editions de la N. R. F. vont rééditer.

Une seule étude sur Codet est, à ma connaissance, celle de M. Pierre Lièvre dans le numéro de mai 1926 du *Divan*.

valier de Bertin, Gérard de Nerval, Desbordes-Valmore ou Maurice de Guérin ; et ceux que nous avons pu connaître : Jules Tellier, Jules Laforgue, Mikhaël, van Lerberghe, Rodenbach, Tinan, Charles Guérin, Renée Vivien, Emile Nolly ou Lionel des Rieux... Ceci dit, je ne lui vois de ressemblance accusée avec personne, et surtout Laforgue auquel on l'a comparé. Ils sont frères par la gentillesse et par la douceur, mais, pour le reste, quel contresens ! Ils sont séparés par la distance qui sépare la santé de la tuberculose, et des conditions matérielles favorisées, d'une pauvreté mortelle. Repoussé par la Vie, qu'il eût tant aimée, Laforgue a vécu non pas dans un monde vérifié par ses sens, mais recréé par sa cervelle, et il s'est fait une esthétique appropriée à sa paradoxale existence. L'œuvre de Louis Codet se meut dans l'existence et dans l'esthétique normales comme le poisson dans l'eau. Sa belle humeur et la simplicité de son art dérivent d'un bon estomac et d'une libre circulation, de même que du verjus et du tarabiscotage de Toulet la dyspepsie et l'artério-sclérose sont responsables. Codet s'explique par la santé corporelle. Ses personnages en sont richement munis ; c'est elle qui, avant l'héritage que d'ailleurs elle lui procurera (car si ses jeunes gens ont la santé, ses vieillards l'eurent et ils chérissent ceux chez qui ils la retrouvent brillante), c'est elle qui constitue d'abord *la fortune* de Gilles Tixador, *alias* Bécot.

Bécot, qui dormait, reprit conscience, et il était nu, et il sentit dessous sa joue et dessous son bras replié, la peau tendre d'un corps de femme. Souriant, il ouvrit les yeux.

Il faisait jour. On entendait le chant des oiseaux. Oh ! Il avait dormi pendant au moins trois heures !... C'est bon, de sommeiller ainsi, la tête posée sur une femme ! On n'avait pas eu froid du tout : pourtant la fenêtre n'était point fermée...

Il se glissa hors du grand lit et alla tirer les rideaux, les longs rideaux qui palpaient à l'air du matin.

Il regardait : c'était l'aurore. Une brume bleuâtre s'élevait lentement, du ravin étroit où le torrent grondait ; et sur le blanc de la montagne tous les arbres que l'on voyait entremêlés — les

petits chênes verts — tordus et noirs, qui s'agrafiaient dans les rochers ou les arbres très élégants, hêtres et charmes, qui superposaient, comme des éventails, leurs jolis rameaux grêles et dentelés, — tous les arbres que l'on voyait étaient pailletés de feuilles d'argent.

Le jeune homme se pencha et renversa la tête, pour apercevoir la couleur du ciel : on distinguait aussi, en saillie sur la crête, un grand rocher tout rose, très beau, comme vivant, et qui était frappé en face par le soleil.

Alors, la voix de La Prairie se fit entendre :

— Tu t'en vas ?

Voilà comment un écrivain qui dort bien tire ses héros du somme... — « La Prairie », c'est une chanteuse du théâtre de Perpignan, en représentation au Casino de Vernet-les-Bains, à qui Bécot accorde généreusement les hommages dont la belle M<sup>me</sup> Borelli refuse l'octroi :

Elle était assise sur son lit, les cheveux croulant sur une épaule ; au milieu de ses seins plats deux larges ronds très bruns tachaient étrangement la pâleur de sa peau ; et, de ses grands yeux caves et noirs, qui semblaient toujours refléter une lampe huileuse, elle regardait, devant elle, la forme du jeune homme que dessinait le jour.

— J'ai faim ! dit Bécot.

Svelte et athlétique, il levait les bras et il s'étirait, près de l'armoire à glace, et faisait jouer les muscles de son corps.

— Oh ! dit-il tout à coup, oh ! regarde ma poitrine. On dirait que l'on m'a mis un collier de sangsues ! Ah ! Tu sais, je suis bien !... Oh ! qu'est-ce que tu m'as fait ? Je ne pourrai plus changer de chemise au tennis. Dieu ! que c'est sot les femmes !

La Prairie s'était coulée hors de son lit ; elle revêtit frileusement un vieux peignoir. Elle pénétra dans son cabinet de toilette, et on l'entendit qui ouvrait un placard. Elle cria :

— Veux-tu du gigot ?

— Apporte ! répondit nonchalamment Bécot.

Elle plante devant lui une table de bambou qu'elle recouvre d'une serviette-éponge. Elle apporte une assiette creuse pleine de tranches de gigot et de saucisses froides

— les petites saucisses poivrées du pays, un litre de vin, un gros quignon de pain et trois pommes. Elle voulait que Bécot se couvrît au moins d'un châle ; mais il aime autant demeurer nu. Et nous assistons au repas du fauve, à la récompense immédiate qu'elle en reçoit (faute de grive on remange du merle, quand on vient de si bien manger) ; puis tandis qu'elle cuve lentement sa volupté brève, nous accompagnons, au pas de gymnastique, Bécot au bain :

... Il franchit, toujours en courant, la passerelle, et se mit à remonter la route de Saint-Elme ; soudain, il s'arrêta.

On voyait, à droite, au bas de la prairie, l'eau bleue du torrent écumer, scintiller ; et Bécot ressentait l'envie de se baigner dans cet endroit, — derrière ces aulnes, entre ces rochers.

Il traversa le pré où vingt petits pommiers se tenaient fièrement debout, sous leur charge de pommes rouges ; il s'assit dans l'herbe haute, toute humide de rosée, et se dévêtit en un tour de main. Il eut la pensée qu'il avait mangé beaucoup de gigot et haussa l'épaule avec insouciance.

Bécot, en tout temps, aimait le bain de rivière ; mais ce matin il convoitait l'eau plus vivement encore.

Il éprouvait une sensation assez bizarre, une certaine gêne, qu'il connaissait déjà. Lorsque toute une nuit il avait fait l'amour et qu'il s'était endormi couché sur une femme, il arrivait que le lendemain son corps en conservât l'empreinte, l'empreinte étrangement précise. Il sentait alors dans le creux des mains ce ventre frisé ; il gardait sur les lèvres la mollesse de ces seins, et il portait contre son flanc la forme du flanc féminin et sa douceur.

— Ce serait si charmant, cette sensation-là, si c'était elle que j'aimais ! se dit Bécot avec une grande mélancolie.

Et titubant sur les grosses pierres, qui du fond de l'eau glissaient sous ses pieds, il s'étendit en frémissant dans un bouillonnement d'écume.

Vingt pages plus loin, au cours desquelles l'affaire de Bécot avec son inhumaine n'a pas fait un pas, nous retrouverons le couple à la sortie du casino, sous une allée de chênes verts plus surveillée — heureusement ! — *per amica silentia lunæ* que par le garde champêtre ; ... ou, ce

qui serait plus grave encore, par la capote de taffetas, ornée de vieilles giroflées, de M<sup>me</sup> Bonafous et le parapluie au manche dénickelé qui lui sert d'ombrelle. M<sup>me</sup> Bonafous qui mange par avarice des choses gâtées, et qui se fait des pantalons (c'est sa fille Claire, elle-même, qui l'a raconté à Bécot) avec ses nappes hors d'usage.

## II

Tous les héros de Louis Codet ne jouissent pas d'une animalité aussi pure que ce petit faune, mais la vitalité et la joie de vivre les anime tous. Voyez l'Emile de *la Rose du Jardin*. Il a dormi seul, ses amours attendent au Quartier latin qu'il revienne de vacances, mais voici longtemps qu'il ne dort plus, impatient de porter à son meilleur ami l'heureux résultat de son ambassade : — « Emile, tu peux répondre à ton ami que je ne le connais pas assez pour m'engager définitivement. Mais j'accepte de le voir, de lui parler : il peut donc se présenter à la maison. » — Telles ont été à peu près, hier soir, les paroles de sa sœur Thérèse.

... Nu et debout dans son tub où il s'arrose d'eau froide, il se dit : « Je ne puis, raisonnablement, me présenter à Dieulidon, avant huit heures. Jean ne serait pas réveillé. Et le bonheur même doit être discret !... Mais je peux me vêtir, prendre ma bicyclette et faire un tour dans la campagne. J'y recueillerai des sensations matutinales qui me serviront pour mon grand poème. Voilà une bonne idée !... »

Il s'habille rapidement, passe ses bas anglais, enfile sa culotte de toile blanche ; il lace ses légers souliers. Et ce faisant, il murmure quelques vers de Ronsard :

Quand le soleil tout riant  
 D'Orient  
 Nous montre sa blonde tresse,  
 Il me semble que je voy  
 Devant moi  
 Lever ma belle maîtresse...

. . . . .

Ah ! Maitresse, mon souci,  
Viens ici...

« Oui ! si Berthe était ici, ce serait bien chic !... Elle mettrait sa robe courte, et sa jolie toque qui a cet oiseau gris qu'elle aime comme une hirondelle de mer. Bras dessus, bras dessous, nous nous en irions tous les deux, par la route, et on se coucherait dans un champ... »

Tout en songeant de cette façon, Emile a terminé sa toilette. Il se coiffe de sa casquette. Il éteint sa lampe et il ouvre sa fenêtre.

Un grand nuage, tout embrasé, nacré de rose, d'azur et d'or, occupe la moitié de la voûte du ciel, qui de la sorte est irisée comme une coquille marine. Et; dans le jardin plein de vapeur blanche, tous les arbres trempés de rosée s'égouttent feuille sur feuille : on les entend ; ils font un léger bruit. C'est une gamme de gouttes d'eau, parmi le feuillage.

« Salut, aurore ! se dit Emile, frappé par la beauté du jour. Ah ! Hélas ! Pourquoi ne suis-je qu'un poète ?... Comment évoquer, Nature, et te rendre l'amour que tu m'as inspiré ?... Heureux les peintres qui touchent des couleurs au bout de leurs pinceaux ; et les musiciens qui enchantent notre cœur en faisant résonner leurs guitares !... »

Le jeune homme fume une cigarette, il souffle dans la vapeur du jardin sa molle fumée. Et ses yeux sont voilés de pleurs.

« Si Berthe était auprès de moi, il me semble pourtant que je trouverais sans efforts les choses les plus voluptueuses du monde, pour mon poème !... »

Il se détache enfin de la fenêtre ; il sort de sa chambre, et la main sur le bouton de la porte, il se retourne, il se dit : « Tiens ! j'ai passé une heure exquisite !... »

Il y a la gaieté, la joie des êtres sains ; il y a, moins naturelle et moins fréquente, mais enfin ils n'en sont pas nécessairement dépourvus, celle des malades. L'œuvre de Laforge, du délicieux Mikhaël, traduisent de ces minutes heureuses. De même la mélancolie, la tristesse, ne sont pas le privilège des mal portants. Mais tandis que l'être qui se porte bien recueille surtout la mélancolie et la tristesse dans l'intérêt qu'il porte à autrui, le malade les cueille presque

exclusivement dans l'intérêt qu'il prend à lui-même. Voilà une des règles les moins relatives que la capricieuse psychologie puisse comporter. Les héros de Codet en font une démonstration élégante. Hier soir, tandis qu'Emile rentre à bicyclette, emportant le commission de Jean Berger, il croise l'auto d'un autre ami, bâti à la manière de Bécot, mais moins ingénu et déjà moins jeune. Dans la voiture, est assise une jeune femme toute couverte de fourrures... C'est une femme de Limoges ; celle pour qui le petit Marval s'est tiré un coup de revolver, il y a deux ans, vous vous rappelez l'histoire... On va dîner tout près de Limoges, à trois kilomètres sur la route d'Aixe dans un petit castel joli que Gaston a découvert ; « on a rendez-vous avec la haute gruerie et les dragons... — Allons, seigneur, chaussez vos poullaines brodées, montez dans notre tonneau ! On vous emmène, on va vous présenter à notre dame ; nous festoierons moult joyeusement toute la nuit !... » — Emile fait signe qu'il regrette ; Gaston croise les mains et prend l'attitude du désespoir. Puis il s'assied, manœuvre ses leviers... etc.

Emile, au milieu de la route, les regarde fuir et disparaître. « Et voilà !... se dit-il. Rien à faire !... C'est le privilège des voluptueux, que leur sottise soit légère et que leur égoïsme soit charmant... »

Il saute sur sa bicyclette et reprend sa route : « Dépêchons-nous ! Assez lambiné. Je serai en retard pour le dîner... Roulez, demoiselle bicyclette ; et souvenez-vous que vous portez la fortune de Jean Berger !... »

Mais Emile ralentit soudain son allure, car une affreuse pensée vient de le frapper au cœur... Et si Thérèse était amoureuse de Gaston ?...

Quelle folie ! Gaston ?... Thérèse !... Mais il se rappelle comme elle s'est troublée, comme elle a rougi l'autre soir, quand il la plaisantait ; il se rappelle quelle fut son attitude pensive, la veille, au goûter, pendant que Gaston faisait le joli garçon et riait devant elle... Oui. Ce n'est pas impossible. Il est possible que Thérèse... Alors ?...

Emile a la gorge serrée, et il n'ose plus réfléchir... Il se courbe sur son guidon et il pèse sur les pédales rageusement... Puis il secoue la tête, il sourit et il se dit : non, c'est absurde. Thérèse trouve que Gaston est gentil, et voilà tout. Que vais-je imaginer?

Et cependant le ciel d'été brûle sur la vaste campagne et la couronne de ses feux. Le jeune homme tourne la tête : il regarde, pour se distraire, les formes et les teintes des choses.

Pour se distraire... Comme le malade demande à la Nature de le replier sur son mal, l'être sain la prie de l'en délivrer ; et vous avez chez Louis Codet le contre-pied du romantisme d'Obermann. Il pratique comme un sport l'utilisation ainsi entendue des formes et des teintes du paysage, et je ne pense pas qu'il existe un paysagiste sentimental plus sincère, plus assidu et plus accompli. C'est un peu parce que le paysage est la source à laquelle sa soif d'être heureux court s'abreuver dès que la mélancolie dessèche la délicate lèvre de son cœur.

Ah ! Enivre-moi, console-moi par ton enchantement, beau crépuscule de septembre ! se dit tristement Emile. Chère beauté des soirs d'été, qui font douter que la Nature soit insensible à notre amour ! Car on ne sait quelle tendresse humaine la pénètre durant cette heure, et la trouble mystérieusement...

Et il chante ainsi dans son cœur, et il s'apaise en admirant le paysage. Mais l'image de Jean Berger reparait en son souvenir : « Mon pauvre Jean, je suis bien inquiet de notre sort ! » Et il soupire.

Il va, il vole... Il découvre, de loin en loin, un sombre troupeau de bœufs en mouvement sur la route, et qui regagnent leurs étables ténébreuses, que remplit le foin embaumé. Alors il fait tinter son timbre pour avertir la petite fille ou la vieille femme qui les mène, puis il s'engage entre leurs flancs énormes et fauves. Parfois un des grands bœufs s'arrête, tourne vers lui ses cornes pacifiques, et le regarde lentement.

Tels sont les personnages de Codet, chargés de sa représentation. Il produit en eux sa santé et les attributs moraux qui l'accompagnent, parmi lesquels ne se trouve pas la gaieté quand les circonstances s'y refusent, mais qui comprennent

la bonté, pour peu que les circonstances s'y prêtent. Entre le déjeuner de Bécot et son bain, vous avez bien vu la... fressure de ce garçon, mais vous n'avez pas vu son cœur ; il faut le voir, car si vous ne le connaissiez pas à fond, vous ignoreriez celui de Codet et ce serait grand dommage. — Sur un mot de La Prairie touchant son idole, les sourcils de Bécot s'étaient froncés.

Ecoute, dit-il durement, si tu prononces encore une fois... une seule fois... le nom que tu viens d'articuler, je ne reviendrai jamais ici : tu m'as compris ?

Elle eut une expression navrante ; ses traits se contractèrent, son visage se flétrit ; on voyait, dans ces moments-là, passer sur ce pauvre visage quelque chose de plus cruel et de plus triste que la mort. Bécot sentit tout de suite la pitié le gagner. Il l'attira par son peignoir, et il assit sur son genou ce corps tout raide, long et maigre, d'où pendaient d'inégaux cheveux noirs.

— Allons, embrasse-moi, grande fille ! grande fille, lui dit-il avec un accent câlin. Voyons, voyons, t'es pas fâchée, mon petit chat ?...

Et il la souleva dans ses bras et il la porta sur le lit, et il grimpa auprès d'elle... Et bientôt elle commença de gémir voluptueusement. Bécot se souviendra de cette scène lorsque, au comble du découragement et mouillant de larmes son oreiller, il dira du cruel objet de sa flamme : « Elle n'a pas eu pitié de moi, et moi j'ai bien eu pitié de La Prairie !... » — L'œuvre de Codet est l'école de la bonne humeur ; elle est celle, aussi et en conséquence, de la compassion. L'épisode, qui revient dans *La Petite Chiquette* et dans *Louis l'Indulgent*, du sauvetage de Jean Florance, marque délicatement le rapport de cause à effet entre la première qualité et la seconde.

Louis retira un matelas de son lit, et dans l'atelier, sur le divan, ils arrangèrent une couchette.

— Je constate que tu n'es pas impitoyable, malgré ton scepticisme ! disait Albert.

— La misère est si laide !... disait Louis en tapotant l'oreiller. Si tu entendais cette voix morne !... Crois-tu qu'il aura assez

chaud, avec cette couverture ? Si je glissais, dessous, ce pan de velours qui me sert pour mes fonds ? C'est chaud, le velours... Pas besoin, va, d'invoquer la pitié, la charité, tous ces vagues sentiments, qui flattent notre vaniteuse petite personne !... Il suffit de sentir que la misère est laide, et d'avoir quelque raison : ce qu'il faut de raison à un jardinier pour arroser ou dépoter des plantes chétives...

Là-dessus, Louise toucha le front : il réfléchissait que le pauvre Florance n'était sans doute pas très propre ; et il entra dans sa cuisine pour lui faire chauffer de l'eau.

Voilà comment la misère nous tue ! pensait-il. Là-bas, il était un garçon orgueilleux et hardi ; c'est devenu un pauvre hère qui manque de tout, qui est humble, maladroit. Il a désappris de vivre. Comment donc sont faits les hommes, pour qu'ils négligent ainsi la santé et l'habileté des jeunes gens : tout ce qu'il y a de plus beau sur la terre !...

### III.

Un écrivain non point qui jouisse d'une santé moyenne comme vous et moi, mais d'une santé au-dessus de la moyenne ; un écrivain si plein de santé qu'elle déborde dans ses livres : le cas est rare, depuis Ronsard, Rabelais, La Fontaine et notre Ponchon, et l'ordre des *poetæ minores* en compte moins encore que celui des maîtres. Les trois quarts des charmants génies nommés plus haut sont précisément des malades, morts jeunes non par accident, mais par obligation congénitale, et nous les aimons parce que nous les plaignons. Celui-ci, c'est parce que nous l'envions. D'écrivains aussi manifestement, dans le miroir de son œuvre, nés vivants et viables que Louis Codet, je cherche parmi sa génération et ses pairs et je n'en vois qu'un : Louis Pergaud. Mais ils ne sont pas à confondre ; l'un, nature rude, taillée à coups de serpe et qui en tire vanité un peu bruyante — être sympathique certes, mais non pas charmant, parce que la rudesse exclut le charme, si elle laisse place à la sympathie ; l'autre, organisation fine, toile non pas d'un tissage moins solide, mais plus souple. L'un fruit

de la glèbe paysanne et l'autre, rose du jardin bourgeois le plus cultivé.

Louis Codet est un produit racé de cette classe où les différents régimes qui se succèdent en France depuis la Révolution trouvent le dessus de leur panier en soldats, en magistrats, en industriels, en gens de basoche et de médecine, enfin en parlementaires ; classe à base de propriété et d'habitat terriens. Issu de la dite classe, en 1876, vous aviez toutes chances d'y avoir sinon un père, du moins un grand-père, ou même deux, fixés sur le sol provincial, dans une demeure où l'existence s'exerçait depuis plusieurs générations de façon consciemment traditionnelle. Ce fut le cas de Codet, né chez son aïeul maternel en Roussillon et qui disposait à Saint-Junien d'une maison paternelle dûment limousine. Sa jeunesse a fait la navette entre les deux toits ; elle respira par deux fois une douce atmosphère bourgeoise ; c'est pourquoi les vertus familiales de sa classe trouvent en lui — sans qu'il ait l'air d'y toucher — un affirmateur persuasif (2). Et les futurs historiens de notre bourgeoisie qui interrogeront la littérature devront opposer son œuvre à celle de trop de vilains oiseaux qui — soit dit sans mépriser leur talent et leur dénier une part d'exactitude — se sont employés à salir leur nid. L'œuvre de Codet, provinciale comme celle de Ch. Louis Philippe, peut-elle être dite « bourgeoise », comme l'autre serait « prolétarienne ? » Je le crois et c'est aussi au beau livre de M. Henri Bachelin, *Le Serviteur*, remarquable document offert à la sociologie par les belles-lettres, qu'elle fait songer. Elle résulte d'une imprégnation, d'une saturation morale reçue

(2) Comment M. Pierre Lièvre, dans l'étude que j'ai signalée, peut-il juger d'« une province très modeste », les scènes de la vie de province décrites par Codet ? — Ses héros appartiennent au contraire plutôt à la haute bourgeoisie qu'à la bourgeoisie moyenne, et c'est là la classe de Codet tant du côté paternel que du côté maternel. La famille de Codet, lors de la Révolution, portait le « de », sa famille maternelle plus encore.

Mais — et voilà le but de ma note — Louis Codet est une âme discrète et simple et au lieu de présenter son milieu par le côté mondain et aristocrate, il l'a présenté par son côté terrien et démocratique.

et restituée par les pores de la sensibilité et de l'intelligence enfantines... Appuyée sur deux provinces, pleine de paysages, d'intérieurs, de gens et d'objets, de détails et de sentiments locaux et typiques, saupoudrée d'un grain de folklore, elle dégage, — bien qu'étrangère au dessein régionaliste et à tout autre dessein qu'exprimer la joie de vivre, — elle dégage un parfum régional prenant. En cela, Codet m'invite à le comparer à une autre gentille nature de romancier et de poète, régionaliste avoué, lui, et folkloriste, filleul de George Sand, berrichon comme elle : M. Gabriel Nigond. Mais l'auteur des *Contes de la Limousine* pousse le regret du *bon vieux temps* jusqu'à une profonde nostalgie et il en arrive à se représenter dans un personnage aussi incapable de s'adapter au jour d'aujourd'hui que l'héroïne de son roman *Gone*. Codet, au contraire, s'il caresse le Passé d'une main assez amoureuse, épouse avec optimisme le Présent. Ou plutôt il fait du Passé et du Présent une même créature. Il lui a servi de baigner son atavisme limousin dans l'azur et le soleil du plus heureux — c'est lui qui le dit et si bien que je le crois (la garrigue nîmoise me pardonne !) — entre les ciels du Midi...

Mais pour analyser Codet, génie charmant parce que génie naturel, écrivain en grande partie touchant parce que écrivain familial, la comtesse de Ségur, parangon de la simplicité naturelle et aède de la vie de famille, nous apporte aide précieuse. *La Petite Chiquette*, *La Rose du Jardin*, *La Fortune de Bécot*, *Louis l'Indulgent* : notre romancier ne rappelle pas la bonne Dame que par ses titres. Ses livres nous offrent, à l'âge où nous sommes, et les bibliothèques de toutes couleurs dévorées, un plaisir — pour si délicat et choisi qu'il soit — qui nous rappelle les heures bénies de la Bibliothèque rose. Leurs histoires, on les voit très bien développées par l'auteur des *Petites filles modèles* ou de *La Fortune de Gaspard* (3). Que dis-je ? ce sont les mêmes.

(3) Bien que Codet n'ait jamais avoué son affection pour la comtesse de Ségur,

Sur la terrasse de son jardin, à l'ombre du magnolia qui est fleuri de deux fleurs blanches, Thérèse et ses amies Marthe et Marie prennent le thé en travaillant à leurs ouvrages. Thérèse a une robe rose et les bras nus. Marthe et Marie, qui sont en visite, portent de grands chapeaux à plumes ; elles ont jeté leurs boas de cygne derrière elles, sur une basse branche.

— Allons, Marthe, encore un macaron au café ? dit Thérèse en lui présentant la corbeille.

— Oh ! Non, merci, chérie ! J'ai la langue sucrée.

— Regardez ! dit Marie, qui se penche. Je crois que de nobles étrangers sont en vue sur le boulevard.

Sous les tilleuls du boulevard, on aperçoit en effet trois jeunes gens, qui marchent en devisant.

— Voici monsieur mon frère entre ses deux amis, dit Thérèse.

Emile, le frère de Thérèse, est un jeune cycliste en culotte blanche. A ses côtés se tiennent M. Berger, le fils du conseiller général, qui porte melon et jaquette noire ; et M. de Laubardie, qui est grand, fort élégant, qui a le genre anglais et qui fume une petite pipe d'écume.

— Bec d'oiseau, flanqué de Gobe-Lune et de M'sieu le Baron ! prononce Marthe à mi-voix...

Les mêmes ? non, mais elles sont du même ordre... Du même ordre non ;... elles sont celles que la comtesse de Ségur nous auraient contées si elle avait pris ses héros avec quelques ans de plus. Pas les mêmes aventures, mais les mêmes aventuriers. L'un les rencontra lorsque l'autre les abandonnait, à l'âge où la chrysalide est devenue papillon et se pose sur l'amour. Mais si l'art de l'un est aussi raffiné que chez l'autre rudimentaire, Codet poursuit le même

il est bien impossible qu'il n'ait pas aimé ses livres et qu'il n'y ait pas cherché un peu son modèle. Je viens de relire — et sans ennui — *la Fortune de Gaspard*. Le héros et celui de *la Fortune de Bécot* y sont trop au contre-pied l'un de l'autre pour que cette... non rencontre soit accidentelle. De même en ce qui concerne M. Fèreor et le baron de Cahuzac. Cependant Gilles Tixador et Gaspard Thomas connaissent, le premier sans l'avoir cherchée, le second en y tendant de toutes ses forces de petit ambitieux et calculateur à la Julien Sorel, la même heureuse aventure. Tous deux héritent de vieillards, riches, sans famille et qui les récompensent de réaliser leur idéal ; celui-ci le gain ramassé par un travail, impitoyable aux autres et à soi-même ; celui-là le bonheur de vivre obtenu à coup de jeunesse, de santé, de gaité, de sociabilité et d'insouciance.

but que la bonne Dame. Comme l'auteur de la *Fortune de Gaspard*, celui de la *Fortune de Bécot* a voulu que nous entendions parler ses personnages et non pas que nous l'entendions nous parler d'eux ; que nous les voyions eux-mêmes agir, et non pas lui tirer leur ficelle. La première a procédé ainsi par recherche du facile et en songeant à l'âge de son public ; le second par genre d'artiste, convaincu, comme La Fontaine, *qu'il ne faut pas quitter la Nature d'un pas*. La simplicité de Codet est, comme celle de La Fontaine, une simplicité obtenue à force de soin, mais obtenue par un écrivain capable de l'obtenir : il faut porter la simplicité dans son esprit pour l'amener sous sa plume... Cependant où trouver des choses et des gens plus simples que dans le cercle de famille — quand on ne va pas les chercher parmi les bêtes d'Esopé ?

Le milieu de Codet est non moins familial que celui que la Bibliothèque Rose exploite. Ses personnages principaux se présentent sous l'espèce du fils et du filleul, du frère et de la sœur, du cousin et de la cousine, de l'ami d'enfance ou du camarade. Les autres n'existent, ne fonctionnent qu'à titre de parents, de voisins ou de domestiques nés ou vieillis dans la maison. N'oublions pas, dans cette reconstitution du foyer, le rôle des tout petits.

... Or, le petit Jean-Louis, qui était l'aîné des trois, écoutait attentivement, debout derrière un grand fauteuil. Il aimait et il admirait de tout son cœur son oncle Gilles ; et il pensa : « Tonton, moi je t'avertirai. » Il machina très bien la chose.

Il se coula dans l'antichambre, se cacha entre deux rideaux, et il se mit à surveiller la porte d'entrée. Cette porte était ornée de grands verres dépolis ; on y voyait se dessiner le profil noir des arrivants.

Dès que l'enfant vit l'ombre, il ouvrit doucement et posa un doigt sur ses lèvres :

— Chut ! fit-il, méfie-toi, tonton ! Ce soir tout le monde est contre toi : on t'en veut, tu sais !

Bécot se pencha et le prit dans ses bras :

— Et pourquoi m'en veut-on, mon gars ?

— Je ne sais pas bien, dit Jean-Louis : je n'étais pas au commencement. Toujours que papa doit te gronder bien, après son dîner ; et que grand'maman dit qu'elle voudrait fouetter sur la place de la Loge toutes les dames que tu connais.

Bécot sourit, et il baisa ces deux joues fraîches, puis il replanta le bonhomme sur ses jambes :

— Merci, tu es chic, Jean-Louis ! Je ne l'oublierai pas.

Et il entra, il ne fut donc pas étonné de ces visages de carême.

Autre ressemblance avec la comtesse de Ségur : ces personnages pittoresques, convenus mais non pas conventionnels — Codet est un fin psychologue et la bonne Dame n'a pas lu pour rien Dickens et Balzac ; ces personnages, en tout cas, tout d'une pièce, regardés sous l'angle du héros principal : les uns sympathisants avec lui jusqu'à la complicité et les autres qui lui en veulent comme dit Jean-Louis, et le desservent. Tel dans la *Fortune de Bécot* (milieu abondant en ces pittoresques personnages-là), tels parmi les premiers le cousin Hubert de Lomagne, lieutenant de dragons ; parmi les seconds le beau-frère et professeur au lycée, M. Farines, papa du petit Jean-Louis. Encore une ressemblance : les aventures chez Codet attendent généralement pour se produire l'heure des visites et la période des vacances. Cependant le nid n'est jamais absent de l'oiseau, si l'oiseau n'est pas toujours présent à son nid. A quoi pense sans interruption, du matin au soir et du 1<sup>er</sup> janvier à la Saint-Sylvestre, ce bon César Capéran qui, aux yeux d'un observateur léger, ne pense à rien qu'à vider des bocks et fumer des pipes ? — A retourner le plus tôt possible vivre dans sa chère Gascogne, pourvu de quoi vivre ; ce qui sera une conservation de musée départemental fabriqué pour lui. Philosophe au Vachette comme César, rapin montmartrois, comme dans *la Petite Chiquette* et *Louis L'Indulgent*, viveur... en papillonage à Vernet-les-Bains, les héros de Louis Codet, au plus fort de leurs fantaisies, protègent soigneusement le cordon ombilical qui les lie à leur famille ; et c'est dans son sein qu'ils iront, en cas d'alerte, plonger.

— Oui, voilà le remède !... Mon pays, mon beau pays, pourrait me guérir...

Il pénétra dans sa chambre, se mit à la fenêtre, afin de respirer l'air. Les trots sonores, les cliquetis, les aboiements, les voix des passants et les cris d'hirondelle, tout le roulement des rues berçait sa pensée, et le regard perdu dans le ciel, il songeait.

Là-bas, dans la vieille maison bâtie sur les pentes des Albères, grand-père et tante Aimée, fuyant la ville, s'installaient pour goûter les beaux jours. Grand-père se levait avec le soleil. Coiffé de son panama, et appuyé sur sa canne, il reconnaissait les vieux arbres, dont l'écorce humide séchait aux rayons du matin. Tante Aimée allait, venait, trottait dans la maison ; elle ouvrait toutes les fenêtres pour chasser cette odeur de pommes que prennent les chambres fermées ; et les feuilles du jardin, touffues et lustrées, répandaient sur les dallages rouges un ruisseau de reflets verts...

Il retrouvait en lui mille bruits, mille gestes familiers... Les servantes lavaient les vitres et suspendaient les anciens rideaux un peu plus pâles que l'autre année... Deux filles portaient, dans des seaux, l'eau tremblante ; l'une riait en balançant la salade mouillée, l'autre, au corsage rose, remplissait l'écuelle que le chien grattait de sa patte, quand il avait soif... On entendait manier le hachoir, dans la cuisine ; la cloche du déjeuner tintait...

Je recommande à la Ligue pour la protection de la Famille française les ouvrages de Codet, y compris la *Fortune de Bécot*. Il est digne d'effaroucher au premier abord en pareil endroit, mais avec deux doigts de réflexion sa moralité saute aux yeux. Après tant et tant de vains efforts pour atteindre la branche, le fruit va tomber dans la bouche de notre Bécot. Georgette Borelli, incapable d'une plus longue résistance au moment où il renonçait à sa conquête, l'attend ce matin chez elle à neuf heures et demie. « Nous serons seuls », — dit le billet qu'elle lui a fait tenir la veille. Ce pauvre enfant, en suite de circonstances trop longues à raconter, attend la demiè de ce neuf heures, depuis quatre heures du matin dans le parc et les rues de Vernet endormi. Elle sonne, c'est-à-dire qu'il a la main sur la

sonnette de sa belle quand, arrivée de Perpignan sur la dénonciation de ses frasques, la diligence dépose sa maman à l'autre bout de la rue. Et M<sup>me</sup> Tixador appelle son fils et Bécot, qui pouvait tout de même faire semblant de ne pas entendre, Bécot accourt mécaniquement... et l'heure s'enfuit et elle ne reviendra pas... Si vous n'êtes pas touché d'une telle marque de respect familial, c'est que je vous la raconte insuffisamment, mais lisez-la et je crois que vous y serez sensible.

Vous le serez, en tout cas, à ce petit roman doré qu'est *La Rose du Jardin* et parmi les quatre nouvelles qui l'aident à faire un volume, vous goûterez religieusement — à moins d'être incroyables à la religion du foyer — la nouvelle intitulée *Da*. Elle met en images d'une pureté quasi angélique et d'une vérité tout à fait humaine, une arrière-grand'mère et son arrière-petit-fils, lequel, si l'on m'a bien renseigné, a les propres traits du Louis Codet de six ans.

#### IV

La religion du foyer est un fragment important, mais un fragment, de la religion de cet enfant devenu homme en gardant son âme enfantine. Le moindre don de la Nature trouve Codet à genoux dans l'adorante posture de saint François... mais il se relève vite. *Louis l'Indulgent*, au premier chapitre, montre son héros, accoudé dans l'herbe d'une olivette, qui découvre émerveillé les mœurs des mouches... « De leurs pattes frêles et anguleuses qu'elles pliaient et dépliaient, elles se lissaient les ailes et se caressaient la tête. Elles brillaient comme du mica... Elles s'envolaient en bourdonnant dans un petit brouillard d'ailes... » Au second, Louis, une nuit de printemps, sort du Bar de l'Oranger, en compagnie de deux autres rhétoriciens, « toute sa chair légère, ses jambes faibles et une fraîcheur de menthe dans ses yeux » ; content en outre parce que « ma femme » (dira-t-il à ses amis) était Espagnole, avec

le joli nom d'Allegria, et qu' « elle a gardé tous ses colliers ». Codet, malgré sa ferveur, ne rentre pas pour une obole dans la catégorie des mystiques, — et surtout chrétiens. Sa « chair païenne » ignore la « haire catholique » qui torturera son rival en virtuosités voluptueuses, Charles Guérin. Elle se trouve trop bien chez elle pour chercher satisfaction hors d'elle-même. Faut-il rapprocher son paganisme de celui de l'autre Guérin ? — Oui, mais pas trop. Des sens comme les siens ne se contentent pas d'hymnes au Grand Pan ; ce n'est pas le symbole de la Vie universelle qu'il leur faut ; c'est la réalité de la Vie quotidienne, quitte à la chanter en poète. Marcher à l'extrême bord de la mysticité sans y choir, voilà sa situation originale ; c'est pourquoi un parallèle — toutes proportions gardées — entre son humain équilibre et la divine frénésie de Keats (emporté à 25 ans, par la tuberculose, soulignons-le) serait utile à leur analyse. *Beauty is truth, truth beauty...* Mais plus que de l'esthétique de Keats, il relève de celle de La Fontaine,

O douce Volupté, sans qui dès notre enfance  
Le vivre et le mourir nous deviendraient égaux ;  
Aimant universel de tous les animaux  
Que tu sais attirer avecque violence !

Codet a hérité de Polyphile (comme son Bécot, de M. de Cahuzac) ; c'est un second Antoine Bertin, mais plus poussé parce qu'il a profité de l'ouverture romantique sur la Nature et sur la Mélancolie.

◦ J'aime le Jeu, l'Amour, les Livres, la Musique,  
La Ville et la Campagne, enfin tout : il n'est rien  
Qui ne me soit souverain bien,  
Jusqu'au sombre plaisir d'un cœur mélancolique.

Devant le cœur de sa maîtresse comme devant les plis de son corps et de sa robe, devant le panorama comme devant ses brins d'herbe et leurs perles de rosée, devant la fumée du toit familial et sa girouette, parmi les fleurs du jardin et les arbres du verger et leurs papillons et leurs oiseaux, le buffet de la salle à manger encadré de ses faïen-

ces, l'armoire ancestrale avec son linge embaumant et le mobilier Louis XVI du salon, et la cave, et le grenier : partout, à la ville comme aux champs, au fond des bois, au bord de la plage, face aux Pyrénées, ou l'herbe des prés limousins par-dessus la tête, dans les rues, les ateliers, les cafés, les gares, les fiacres, les boudoirs mondains, les boudoirs banals, Montmartre et Quartier Latin, Bibliothèque Nationale et Louvre, Longchamp, Parc des Princes, berges de Seine et banlieue, — Codet, avec un flair esthétique d'une subtilité inouïe, débusque de tous les coins et recoins des motifs de jouir des autres et de lui-même. Comment donnerai-je l'image de cette sensualité... — je dirais de cette érectilité si Codet ne rejetait pas de sa représentation toute idée grossière — toujours rafraîchie ? Suivons-le dans ce voyage à Majorque qu'il fit l'année précédant celui des Flandres et où il trouva le paradis avant de trouver l'enfer. Regardons son arrivée à Palma ; c'est la première ligne de la plaquette et vous ne m'accuserez pas de choisir :

Qu'il est donc délicieux d'arriver, à l'aurore, dans un port inconnu ! C'est une des plus douces choses de la vie et je ne crois pas qu'on puisse se blaser sur cette surprise.

Tandis que le vapeur glisse silencieusement sur les flots calmes de la rade, on contemple alentour ces rivages dentelés, ces monuments, ces maisons étrangères ; le demi-jour leur laisse un air d'apparition ; l'on goûte un étonnement d'une qualité rare ; ces montagnes et cette ville sorties des eaux, c'est la nouveauté en sa fleur...

Regardons son retour à Barcelone : c'est la dernière. (Comme ses personnages, Codet se lève de bon matin ; pour pouvoir ne pas s'attarder au lit le matin quand on est jeune, il faut ou être assez malade — la remarque est de Laforgue — ou très bien portant).

Je sommeillai paisiblement dans ma cabine ; à l'aube, m'étant réveillé, je passai la tête par le hublot et je contemplai la mer déserte. Que l'on a en mer de belles impressions ! Comme cet air vierge exalte l'esprit !

La Méditerranée était d'un bleu obscur, nourri d'azur et de ténèbres, et remuait comme un métal en fusion, toute épaisse et toute bouillante, le long des flancs lisses et hauts du bateau clair. Rien ne saurait être plus beau que la couleur de cette mer, à l'aube diffuse, et que cette muraille en marche dans les eaux...

Allons vite. — Codet a une esthétique ; il a une philosophie et qui comporte, comme toutes les philosophies, une méthode. Cette méthode c'est la Bonté ; mais lui, par modestie, l'appelle seulement *l'Indulgence*. — Jen'ai pas le temps de le contrarier. L'indulgence, soit ! Tout ce qu'il rencontre ou bien lui paraît vrai, beau et bon ; ou bien lui fait rendre un jugement sans sévérité. Ce qui vient de la Nature, il nous le revêt des plus agréables couleurs du prisme poétique ; ce qui vient de l'Homme, il faut que ce soit d'un noir éclatant pour qu'il ne le juge pas blanc, ou simplement gris. Il faut que cela arrive non pas tel que la Nature l'a remis à l'homme, mais falsifié, *dénaturé* par l'orgueil humain. L'orgueil, Codet le reproche au Romanisme avec une sévérité à laquelle son indulgence le conduit nécessairement (de même qu'il devait se montrer sans aménité pour les médisants et pour les cuistres). « Quelle sottise ! quelle vanité prodigieuse ! » s'écrie un jour Louis l'Indulgent en feuilletant la *Légende des siècles* ; et, stupéfait et honteux d'avoir aimé autrefois un pareil livre, il le lance « dans un jardin profond où végétaient quelques arbres brillants de pluie (4). Obéissez à la Nature ; penchez selon vos penchants, réalisez selon vos désirs : un désir rentré, et votre digestion morale ne se fera pas, malaise tout à fait insupportable. — Soyez indulgents à tous, et à vous-mêmes ! Approuvez la « douceur » et la « naïveté surprenantes » avec lesquelles le héros de *Louis l'Indulgent* (p. 59 et 60) traite son corps. Jeu sans dangers ès mains d'un garçon aussi probe, intelligent et délicat que Codet ; l'amoralisme de ce jouisseur à jet continu ne l'a pas empêché

(4) J'ajoute que le lendemain il va le chercher.

de sacrifier ce bonheur de vivre goûté avec tant d'artiste ivresse (5)...

*Louis l'Indulgent* expose, avec une pointe d'ironie légère, le mécanisme d'une méthode plus compliquée qu'elle n'en a l'air et qui repose sur un fonds solide d'altruisme. C'est un livre qui suffirait, il me semble, pour aimer Codet et qui suffit à l'expliquer. Si vous n'avez rien lu de lui, je vous engage à commencer par ce livre. Vous pourrez aborder ensuite le plus délicieux, à mon goût, de ses ouvrages, *La Rose du Jardin* — écrit non pas à l'ombre, mais à la lumière des jeunes filles en fleur. C'est là que ce gentil esprit porte le sourire le plus frais ; là qu'il nous fait le mieux toucher et palper la fraîcheur de la jeunesse ; et puis il y a ces quatre nouvelles qui permettent d'apercevoir l'ampleur du champ que son talent pouvait s'ouvrir. *César Capéran* vous le montrera au sommet de sa perfection stylistique et compositrice. *La Petite Chiquette*, c'est le même sujet que *Louis l'Indulgent*, avec un héros intermédiaire au Bécot et à l'Emile que je vous ai fait connaître. Quant à la *Fortune de Bécot*, c'est non pas le plus agréable Codet, mais bien le plus amusant et, par là, le plus accessible. Cependant, ne commencez pas par ce livre. Vous risqueriez de penser de son auteur ce que m'en disait une lectrice. en le comparant à un écrivain qu'elle prend — avec beaucoup de monde — pour un océan, et que je tiens, moi, pour une mare, mettons un étang. « — Codet ? Mais, à côté de P..., ce n'est qu'une goutte d'eau ; une jolie goutte d'eau !... — Non, chère Madame, pas une goutte d'eau : une source ! »

Pour son style, vous en jugerez, mais je n'en sais pas qui émane aussi visiblement d'un peintre, d'un homme —

(5) Sur la fin sublime et souriante de notre écrivain, sur la moralité qu'il est permis d'en tirer, M. P. Lièvre a émis quelques justes réflexions. Il encadre d'un commentaire digne d'elle une des lettres du Codet de la Guerre, adressées à M. Eugène Montfort et qui raconte sa blessure. Ces lettres montrent que le dilettante avait le cœur bien et élégamment attaché. Elles ont été publiées par M. Montfort, dans *les Marges* du 15 novembre 1918.

s'est son cas — qui a passé autant d'heures la palette en main que le porte-plume. Pour ses vers, dire qu'ils sont loin de valoir sa prose ne signifie pas qu'ils soient négligeables. Mais par rapport à sa prose, ils ne sont à mon avis que des exercices, des esquisses. Ils ne vont pas partout où cette prose sait aller ; ils traduisent la couleur des idées et des sentiments de Codet, mais non ses nuances. Cependant, ils servent à expliquer la perfection de cette prose ; ils sont solidaires d'elle, ils augmentent le regret qu'elle ait été si vite tarie.

Louis Codet est regrettable à bien des titres, mais surtout parce que le revers de sa médaille nous manque, qui n'aurait pas démenti l'avertissement, mais qui lui aurait donné plus de relief. C'est un malheur que nous n'ayons pas pu voir ce que la Guerre aurait fait de sa joie, de son optimisme, de son idéalisme, de sa disposition au dévouement non seulement individuel, mais social. Et je ne sais pas si la Guerre nous a, sur le terrain des lettres, causé tort plus grand. Je gémis sur la perte de Louis Pergaud, mais entre les deux, je ne sais pas si je n'aurais pas souhaité plutôt que Codet survive. Il aurait fallu le voir développer en profondeur, sous le coup d'un malheur que personne n'avait davantage de cœur pour sentir, un talent que son bonheur — sa jeunesse aussi — et la quiétude de la France l'ont autorisé à maintenir à la surface.

MARCEL COULON.